

**ŒUVRES**  
**COMPLÈTES**  
**DE SIR WALTER SCOTT.**

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,  
RUE DU COLOMBIER, N° 50.

**CHARLES**  
**LE TÊMÉRAIRE,**  
OU  
**ANNE DE GEIERSTEIN.**

LA FILLE DU BROUILLARD,

ROMAN HISTORIQUE

**PAR SIR WALTER SCOTT;**

TRADUIT DE L'ANGLAIS

**PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.**

—  
Devons-nous voir le sang des généreux Lancastres  
Se tarir à jamais dans nos cruels désastres ?

SHAKSPEARE.

TOME PREMIER.

---

Paris,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR LE DUC DE BORDEAUX,  
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXIX.

# CHARLES

## LE TÉMÉRAIRE.

---

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

« Ces vapeurs bouillonnant tout autour des glaciers ;  
Au-dessous de mes pieds s'élevant en spirale ;  
Ces nuages épais dont la blancheur égale  
Celle qu'offre à nos yeux l'Océan écumant ,  
Quand son sein se soulève , agité par le vent....  
Ah ! la tête me tourne ! »

MANFRED.

Près de quatre siècles se sont écoulés depuis que les évènements qui vont être rapportés dans cet ouvrage se sont passés sur le continent. Les documens qui contenaient l'esquisse de cette histoire, et qu'on pourrait invoquer comme des preuves de son authenticité, ont été long-temps conservés dans la superbe bibliothèque de Saint-Gall, mais ils ont été détruits, ainsi que

la plupart des trésors littéraires de ce couvent, quand il fut pillé par les armées révolutionnaires de la France. La date historique de ces évènements nous reporte au milieu du quinzième siècle, époque importante où la chevalerie brillait encore d'un dernier rayon, qui devait être bientôt totalement éclipsé dans quelques pays par l'établissement d'institutions libres, dans d'autres par celui du pouvoir arbitraire, ce qui rendait également inutile l'intervention de ces redresseurs de torts, dont l'autorité n'était appuyée que sur le glaive.

Au milieu de la lumière générale qui s'était récemment répandue sur l'Europe, plusieurs pays, tels que la France, la Bourgogne, l'Italie, et plus particulièrement l'Autriche, avaient appris à connaître le caractère d'un peuple dont jusqu'alors ils avaient à peine soupçonné l'existence. Il est vrai que les habitans de ces contrées qui sont situées dans les environs des Alpes, cette immense barrière, n'ignoraient pas que, malgré leurs aspects déserts et

sauvages, les vallées isolées qui serpentaient entre ces montagnes gigantesques nourrissaient une race de chasseurs et de bergers; des hommes qui, vivant dans un état de simplicité primitive, arrachaient au sol par de pénibles travaux des moyens de subsistance, poursuivaient le gibier sur les montagnes les plus inaccessibles, et à travers les forêts de pins les plus épaisses, et conduisaient leurs bestiaux partout où ils pouvaient trouver quelque pâture, même dans le voisinage des neiges éternelles. Mais l'existence d'un tel peuple, ou plutôt d'un certain nombre d'aggrégations d'hommes réduits presque tous aux mêmes travaux et à la même pauvreté, avait semblé aux princes riches et puissans des environs un objet aussi peu important qu'il l'est, pour les troupeaux majestueux paisant dans de fertiles prairies, que quelques chèvres sauvages trouvent une nourriture précaire sur les rochers environnans.

Ces montagnards commencèrent pourtant à exciter la surprise et l'attention vers

le milieu du quatorzième siècle, lorsque la renommée parla de plusieurs combats sérieux, dans lesquels la chevalerie allemande, voulant réprimer des insurrections parmi ses vassaux des Alpes, avait essuyé plusieurs sanglantes défaites, quoiqu'elle eût pour elle le nombre, la discipline, et l'avantage de l'équipement militaire. On fut étonné que la cavalerie, force principale des armées féodales, eût été mise en déroute par des fantassins, et que des guerriers complètement couverts d'acier eussent été terrassés par des hommes qui ne portaient aucune armure défensive, et qui, pour attaquer, n'étaient qu'irrégulièrement armés de piques, de hallebardes et de bâtons. Par-dessus tout, on regarda comme une espèce de miracle, que des chevaliers et des nobles eussent été vaincus par des paysans et des bergers. Mais les victoires réitérées que les Suisses remportèrent à Laupen, à Sempach, et en d'autres champs de bataille moins célèbres, indiquèrent clairement qu'un nouveau principe d'orga-

nisation civile et de mouvemens militaires avait pris naissance dans les régions orageuses de l'Helvétie.

Cependant, quoique les victoires décisives qui assurèrent la liberté des cantons suisses, aussi bien que l'esprit de résolution et de sagesse avec lequel les membres de cette petite confédération s'étaient maintenus contre les plus grands efforts de l'Autriche, eussent répandu leur renommée dans tous les pays des environs; quoiqu'ils eussent le sentiment intime de la force que leur avaient acquise des victoires répétées, néanmoins, jusqu'au milieu du quinzième siècle, et même encore plus tard, ils conservèrent en grande partie la sagesse, la modération et la simplicité de leurs anciennes mœurs. Ceux même à qui le commandement des troupes de la république était confié pendant la guerre, avaient coutume de reprendre la houlette de berger, quand ils déposaient le bâton de commandement : comme les dictateurs romains, ils se confondaient avec leurs con-

citoyens, et n'étaient plus que leurs égaux, quand ils descendaient du rang auquel leurs éminens talens et la voix de leur patrie, les avaient élevés.

C'est donc dans les cantons de Forêts de la Suisse, et pendant l'automne de 1474, que notre histoire commence.

---

Deux voyageurs, l'un étant déjà beaucoup au-delà du printemps de la vie, l'autre paraissant avoir vingt-deux à vingt-trois ans, avaient passé la nuit dans la petite ville de Lucerne, capitale du canton de ce nom, située dans une magnifique position, sur le lac des Quatre-Cantons. Leur costume et leurs manières semblaient annoncer des marchands de la première classe, et tandis qu'ils allaient à pied, mode de voyager que la nature du pays rendait le plus facile, un jeune paysan, venu du côté des Alpes qui domine l'Italie, les suivait avec un mulet de somme, sur lequel il montait quelquefois, mais qu'il se bornait plus souvent à conduire par la bride.

Ces voyageurs étaient des hommes de bonne mine, tels qu'on en voit peu communément, et ils semblaient unis par les liens d'une proche parenté. Probablement c'était le père et le fils; car, dans la petite auberge où ils avaient passé la soirée précédente, la grande déférence et le respect du plus jeune pour le plus âgé avaient excité l'attention des naturels du pays, qui, de même que tous les êtres vivant loin du monde, étaient d'autant plus curieux, qu'ils avaient moins de moyens d'apprendre. Ils remarquèrent aussi que les marchands, sous prétexte qu'ils étaient pressés, refusèrent d'ouvrir leurs balles; et d'entrer en trafic avec les habitans de Lucerne, alléguant pour excuse qu'ils n'avaient aucunes marchandises qui pussent leur convenir. Les femmes de la ville furent d'autant plus mécontentes de la réserve des marchands voyageurs, qu'on leur avait donné à entendre que la cause véritable en était que les marchandises qu'ils avaient à vendre étaient trop coûteuses pour qu'elles trouvassent

des acheteurs dans les montagnes helvétiques : car il avait transpiré, grâces au babil du jeune paysan qui accompagnait ces étrangers, qu'ils avaient été à Venise, et qu'ils y avaient acheté beaucoup de marchandises précieuses, importées de l'Inde et de l'Égypte dans cette cité célèbre, marché général de tout l'Occident, et même de l'Europe. Or les jeunes Helvétiennes avaient fait la découverte, depuis peu, que les riches étoffes et les pierres précieuses étaient agréables à la vue; et quoique sans espoir d'être en état de se procurer de pareils ornemens, elles éprouvaient le désir assez naturel de voir le riche assortiment des marchands, de toucher des objets si rares: être privées de ce plaisir les contrariait donc vivement.

On remarqua aussi que, quoique ces étrangers fussent polis, ils n'avaient pas ce désir empressé de plaire que montraient les marchands colporteurs de Lombardie ou de Savoie, qui rendaient visite de temps en temps aux habitans des montagnes, et

qui y faisaient des tournées plus fréquentes depuis que les fruits de la victoire avaient procuré quelque richesse aux Suisses, et leur avaient appris de nouveaux besoins. Ces commerçans péripatéticiens étaient civils et empressés, comme leur profession l'exigeait; mais ces nouveaux venus semblaient pleins d'indifférence pour leur commerce, ou du moins pour le profit qu'ils auraient pu faire dans la Suisse.

La curiosité était encore excitée par la circonstance qu'ils se parlaient l'un à l'autre en une langue qui n'était certainement ni l'allemand, ni l'italien, ni le français; mais qu'un vieux domestique de l'auberge, qui avait été autrefois jusqu'à Paris, supposa être l'anglais. Tout ce qu'on savait des Anglais se bornait à peu de chose. C'était, disait-on, une race d'hommes fiers, habitant une île, en guerre avec les Français depuis des siècles, et dont un corps nombreux avait autrefois envahi les Cantons des Forêts, et subi une défaite signalée dans la vallée de Russwil, comme s'en souvenaient

fort bien les vieillards de Lucerne, à qui cette tradition avait été transmise par leurs pères.

Le jeune homme qui accompagnait ces étrangers, était du pays des Grisons, comme on le reconnut bientôt; et il leur servait de guide, aussi bien que le lui permettait la connaissance qu'il avait des montagnes. Il dit qu'ils avaient dessein d'aller à Bâle, mais qu'ils semblaient désirer de s'y rendre par des chemins détournés et peu fréquentés. Les circonstances que nous venons de rapporter augmentèrent encore le désir général de mieux connaître ces voyageurs, et de voir leurs marchandises. Cependant pas une balle ne fut ouverte, et les marchands, quittant Lucerne le lendemain matin, continuèrent leur voyage fatigant, préférant un chemin plus long et de mauvaises routes à travers les cantons paisibles de la Suisse, plutôt que de s'exposer aux exactions et aux rapines de la chevalerie pillarde d'Allemagne, dont les membres s'éri-geant en souverains, faisaient la guerre au

gré de leur bon plaisir, et levaient des taxes et des droits sur tous ceux qui passaient sur leurs domaines, d'un mille de largeur, avec toute l'insolence d'une tyrannie subalterne.

Après leur départ de Lucerne, les deux marchands continuèrent leur voyage heureusement, pendant quelques heures. La route, quoique escarpée et difficile, était rendue intéressante par ces brillans phénomènes qu'aucun pays ne déploie d'une manière plus étonnante que cette Helvétie, où le défilé entre les rochers, la vallée verdoyante, le grand lac, et le torrent fougueux des autres montagnes, ont pour traits particuliers les horreurs magnifiques et effrayantes des glaciers.

Ce n'était pas dans ce siècle que les beautés et la grandeur d'un paysage faisaient beaucoup d'impression sur l'esprit du voyageur ou de l'habitant du pays. Ces objets, quelque imposans qu'ils fussent, étaient familiers aux derniers; leurs habitudes journalières et leurs travaux les y

avaient accoutumés : les autres, en traversant un pays sauvage, y éprouvaient peut-être plus de terreur, qu'ils n'y remarquaient de beautés, et ils étaient plus empressés d'arriver en sûreté à l'endroit où ils compaient passer la nuit, que de s'extasier sur la grandeur des scènes qui s'offraient à leurs yeux, avant qu'ils eussent gagné leur gîte. Cependant nos marchands, tout en continuant leur route, ne purent s'empêcher d'être vivement frappés du caractère du paysage qui les entourait. Leur route suivait les bords du lac, tantôt côtoyant la rive sur un terrain uni, tantôt s'élevant à une grande hauteur sur les flancs de la montagne, et serpentant le long des précipices, sur le bord de rochers aussi perpendiculaires que le mur du château s'élevant derrière le fossé qui lui sert de défense. Quelquefois elle présentait à l'œil des aspects plus doux, des coteaux couverts d'une verdure délicieuse, des vallées profondes et retirées, des pâturages et des terres labourables ; ensuite un hameau de chau-